

UN GENDELETTRE OUBLIÉ :

JEAN JOSEPH-RENAUD À LA RESCOUSSE D'OCTAVE MIRBEAU

Le 26 mai 1908, le frère trois points Jean Joseph-Renaud faisait irruption dans la curée lancée aux basques du frère trois points Arsène Arnaud, alias Jules Claretie, en publiant dans les colonnes de *L'Action* un article intitulé « *La Maison craque !* ». Il s'agissait de la première bordée d'une série de neuf articles, dont la publication s'étalerait jusqu'au 19 juin 1908¹.

L'on sait que l'affaire du *Foyer* venait de se clore par un jugement favorable à Mirbeau et Natanson rendu le 14 mai par le président Ditte. Mais, pour Jean Joseph-Renaud, il était grand temps de saisir l'occasion pour traquer la bête jusqu'à sa tanière et, si possible, l'en déloger. Et puisque Monsieur l'administrateur de la Comédie-Française se cabrait à l'idée de la moindre flagellation, on allait donc lui administrer une discipline qu'il n'avait pas volée et qu'il mettrait du temps à oublier.

Ainsi, le critique dramatique attitré de *L'Action* allait endosser l'habit d'artilleur d'une campagne visant à déboulonner ce Claretie, si Jules, de sa prébende inamovible du Palais Royal. À ses débuts, « *Anticléricale, républicaine et socialiste* », *L'Action* avait été fondée le 29 mars 1903 par Henry Bérenger et Victor Charbonnel. Ce dernier, certainement moins carriériste que son compère, avait claqué la porte du quotidien un an après sa fondation, pour protester contre l'orientation affairiste amorcée par Bérenger. *L'Action*, qui avait connu ses heures de gloire avec les articles vitriolés de Tailhade, n'était plus, en cette année 1908, qu'un quotidien radical pâlichon, en voie de jaunissement accéléré, soutenant la politique de tartuffe du gouvernement Clemenceau. D'ailleurs, ce journal ne cessera de perdre des lecteurs (19 000 en 1910, 12 000 en 1912), aura recours aux fonds secrets russes à partir de 1912 et, en fin de compte, servira essentiellement de marchepied à son directeur, pour décrocher un siège de sénateur en Guadeloupe. C'est dire si Jean Joseph-Renaud avait bien du mérite à croire qu'une campagne contre le représentant de la Réaction dans la maison de Molière avait quelque chance de réussir dans un tel organe de presse, alors que, dans le même temps, Claretie trouvait ses meilleurs défenseurs parmi les folliculaires de *L'Action Française* et du *Gaulois*.

C'est dans ces circonstances que, dans un premier article, Jean Joseph-Renaud engageait son assaut en faisant rutiler un style qui s'émousserait quelque peu par la suite :

Les juges de la première chambre qui viennent de rappeler si nettement M. Jules Claretie aux convenances, n'avaient ni pièces à faire jouer ni petites amies à faire engager ?

M. l'administrateur, qui est d'une courtoisie fameuse et irrésistible, dont vous pouvez tout attendre s'il espère de vous la moindre des choses, leur aurait aussitôt reçu, je pense, et monté princièrement, une quinzaine d'actes où leurs mignonnettes eussent paru en qualité de « pensionnaires de la Comédie-Française » – actes sans doute pas plus mauvais, demoiselles probablement aussi bonnes, que tant d'autres que M. l'administrateur recueillit déjà si courtoisement pour des raisons peu littéraires.

Mais il n'a pas eu à utiliser une fois de plus le droit souverain qu'il détient – hélas ! – de représenter de pauvres pièces et d'engager ou maintenir au Français des artistes dont chaque an, à l'unanimité, le Comité vote le renvoi.

Bons sociétaires, qui payez de vos écus les « courtoisies » ou les erreurs de M. l'administrateur, on ne va pas vous imposer une autre Courtisane (soixante-douze mille francs de dépenses) ; vous n'allez pas voir surgir parmi vous quelque nouvelle pensionnaire bredouillante et très protégée : MM. les juges de la première chambre sont hommes de bonnes mœurs et ne sont pas hommes de lettres...

Mais n'est-il pas extraordinaire que des aventures aussi scandaleuses que celles du Foyer puissent surgir pour compromettre, dans son bon renom et ses intérêts, notre grand théâtre national ?

Pauvre Comédie-Française !... Le temps n'est plus où elle jouait mieux que toute autre scène nos classiques et les meilleures pièces modernes, et où elle avait l'admiration

¹ Respectivement dans les numéros du 26 mai, 29 mai, 1^{er} juin, 3 juin, 5 juin, 8 juin, 12 juin, 15 juin & 19 juin 1908.

internationale des élites !... Les spectacles y sont souvent quelconques et parfois exécrables. Elle choisit malhabilement dans la production théâtrale actuelle, et elle interprète le classique d'une façon qui mérite tous les blâmes. Elle met en scène très médiocrement. Sa troupe, encore remarquable, est désunie, lassée, mal renouvelée. À quoi cela tient-il ?

Il faut que nos amis politiques sachent que nos ministres, séduits ou abusés par les adresses, les audaces, les « courtoisies » de M. l'administrateur, ignorent ou feignent d'ignorer depuis vingt-trois ans...²

En dialecticien rompu à sa discipline, il enchaînait sur l'exposé des griefs qu'il développerait dans sa campagne de presse à venir. Ainsi, dès le deuxième article, Renaud exposait avec méthode ce qu'il entendait dénoncer : « *La direction de la scène. M. Jules Claretie ne sait pas mettre en scène -- Il est incapable de donner le moindre avis – Il n'assiste même pas aux répétitions – L'interprétation du classique est souvent ridicule au Français – Des réformes !* ». Il appuyait particulièrement sur son manque d'implication dans la tâche pour laquelle il était grassement rémunéré :

[...] À Paris, combien d'heures fiévreuses, Antoine, Gémier et les autres, passent quotidiennement à l'avant-scène ! Il faut les avoir vus, passionnés, compréhensifs, anxieux, accomplissant des prodiges, pour sentir quel grand rôle est alors le leur ! ...Or, M. l'administrateur de la Comédie-Française l'a toujours décliné, ce grand rôle, et aussi complètement que possible. Non seulement il ne dirige point les répétitions, mais il n'y fait jamais acte de présence. M. l'administrateur ne vient jamais à l'avant-scène...³

Dans le troisième article, Renaud commençait par se gausser perfidement de sa précédente proposition :

Plusieurs auteurs dramatiques joués dans la "Maison" m'ont dit, ces jours : « En souhaitant que M. Jules Claretie dirige personnellement les répétitions, vous nous épouvantez ! Ah bien ! ce serait du coquet, sa mise en scène ! »

Puissances éternelles ! Je n'ai pas la folie de demander qu'un décret contraigne M. Claretie à, dorénavant, mettre en scène lui-même ! Certes, pressé de choisir entre s'en aller et cette extravagante solution, il la choisirait (celle-là comme n'importe quelle autre !...⁴

Il poursuivait en soulevant le problème de la désorganisation du Français provoqué par l'instauration de l'incroyable système des semainiers, qui faisait tourner imperturbablement la mise en scène, chaque semaine, entre les mains d'un sociétaire différent ; puis il terminait en dénonçant l'ascendant pris par Cécile Sorel dans la "Maison". Était-il tolérable pour la République de voir régenter l'un de ses temples par une égérie du parti rétrograde ?

[...] Mais la Comédie-Française est subventionnée par un gouvernement républicain. Et ce sont là des mœurs bien monarchiques ! ...M. Arthur Meyer pense qu'elles n'en valent que mieux. Au ministère pensera-t-on toujours comme M. Arthur Meyer ?⁵

À partir du quatrième article, il commençait à analyser les carences de la "Maison", point par point. D'abord, le problème des engagements. Le Théâtre-Français souffrait d'une pléthore de mauvais comédiens. La faute en revenait à l'engagement des « *petites protégées* » et au système des contrats renouvelables d'année en année, que l'acteur fasse ou non l'affaire :

[...] Si, depuis vingt-trois longues années, les ministres de la République laissèrent M. Jules Claretie maître absolu de la Comédie-Française, ce fut souvent parce qu'il ne refusait guère d'engager leurs mignonnettes...⁶

Il proposait que les acteurs soient engagés dorénavant pour deux ans, au bout desquels seul le comité des sociétaires pourrait entériner leur engagement définitif. Jusqu'à présent, le système avait profité pleinement à Claretie ; et Renaud rappelait les propos de Becque, tenus dix ans auparavant,

² *L'Action* du 26 mai 1908.

³ *L'Action* du 29 mai 1908.

⁴ *L'Action* du 1^{er} juin 1908.

⁵ *Ibidem*. En fait, ce que Renaud ignorait c'est que Cécile Sorel (« *L'ai-je bien descendu ?* ») – si elle avait effectivement manœuvré pour faire passer la pièce de Guiches et Gheusi, *Chacun sa vie*, avant *Le Foyer* – n'avait de cesse que d'intriguer pour le départ de Claretie et œuvrait pour son remplacement par Gheusi (Cf. P.-B. Gheusi, *Cinquante ans de Paris*, tome III, *La Danse sur le volcan*, pp. 64-69, et le témoignage oral de Mme Mona Rieger-Gheusi, petite-fille de P.-B. Gheusi, novembre 2005).

⁶ *L'Action* du 3 juin 1908.

sur ce sujet : « *On sait que Claretie a été nommé officier de la Légion d'Honneur pour l'engagement de Mlle Léonide Leblanc. Plus tard, il a été nommé commandeur pour le sociétariat de Mlle du Minil* ⁷ ».

Ensuite, Renaud passait au problème de la réception des pièces nouvelles. C'est Claretie qui avait obtenu la suppression du comité de lecture des sociétaires, suspendant dorénavant l'acceptation des pièces à sa seule décision. Rappelant le four qu'avait occasionné le choix catastrophique de monter *La Courtisane* d'Arnyvelde en 1906⁸, Renaud réclamait le rétablissement du comité de lecture. Il poursuivait par les inconvénients de l'absentéisme chronique qui régnait à la Comédie-Française. Pour avoir la paix, Claretie distribuait des congés avec la plus grande des générosités aux sociétaires, qui finissaient, d'ailleurs, tant l'habitude était prise, par ne plus demander la permission de s'en aller mettre au vert : « *Le désordre est à son comble. En aucun théâtre du monde les acteurs ne se gênent aussi peu* ⁹... ». (9)

Enfin, dans son dernier article, Jean Joseph-Renaud concluait à l'impériale nécessité du départ de Claretie :

*Il faut que M. Jules Claretie s'en aille. Le scandale qu'est sa présence à la Comédie-Française doit cesser. Voici vingt-trois ans que ce fonctionnaire multiplie les preuves d'incapacité. Ceux même qui le défendent en conviennent tout bas. Alors ? On dit que la pensée seule de modifier quoi que ce soit à la Comédie-Française terrorise, les uns après les autres, nos ministres de l'Instruction Publique... J'ai écrit cette suite d'articles pour mettre mes lecteurs au courant d'une question importante et simple, et non pour aider quelqu'un à obtenir une place... Je crois avoir démontré jusqu'à l'évidence que M. Jules Claretie doit quitter la Comédie-Française.*¹⁰

À travers cette série d'articles, on comprend que la stratégie de Jean Joseph-Renaud consistait, plus ou moins habilement, à tenter de situer le débat sur le terrain politique, en espérant que les radicaux, s'apercevant qu'ils couvaient un tel œuf, chasseraient l'hydre réactionnaire hors du Français. Ce en quoi il se trompait lourdement, tant il est avéré que le pouvoir a toujours su corrompre ses nouveaux locataires. Et l'on sait que Marianne, bonne fille, n'a jamais su résister à ceux-ci, pourvu qu'ils portassent un costume à rayures.

En résumé, si cette campagne vengeait merveilleusement Mirbeau – et un échange de lettres en témoigne –, elle n'atteignit guère son objectif. Sans doute était-elle trop lourde, trop accablante, et cela pour tout le monde : au premier chef, pour le pouvoir politique, accusé au passage de caser ses danseuses dans la "Maison". Le menu, trop copieux, indisposa les convives. À l'instar de Molière mort en scène, la vieille bernicle inexpugnable mourra accrochée à son rocher ; puisque Claretie adressera sa lettre de démission quelques jours seulement avant que d'aller rendre son immortalité académique auprès du Père Éternel, à la fin du mois de décembre 1913.

L'évocation de cette campagne est pour nous l'occasion de redécouvrir un journaliste aujourd'hui totalement oublié, qui, pourtant, fut extrêmement célèbre en son temps. Tout le monde connaît la famille de Jean Joseph-Renaud, mais tout le monde ne connaît pas Jean Joseph-Renaud. Ce paradoxe trouve son explication dans le fait que tous les grands-parents de Jean Joseph-Renaud figurent dans le célèbre tableau de Courbet, *L'Enterrement à Ornans*.

Jean Joseph-Renaud naît à Paris le 16 janvier 1873. Il est le rejeton d'une famille de la bourgeoisie parisienne cultivée. L'un de ses grands-oncles avait été le secrétaire de Chaix d'Est-Ange.

Vers l'âge de seize ans, il devient champion fleurettiste des lycées de France : le vieux Legouvé, nonagénaire plein de promesses, ne résiste pas à l'envie. Il s'offre une passe d'armes contre le petit,

⁷ *L'Action* du 5 juin 1908.

⁸ *La Courtisane* fut représenté pour la première fois à la Comédie-Française le 16 octobre 1906. L'insuccès de la pièce coûta 72 000 francs à la "Maison" André Lévy, dit André Arnyvelde (1881-1942), journaliste à *Paris-Soir*, laissa une douzaine de titres, essentiellement des romans.

⁹ *L'Action* du 12 juin 1908.

¹⁰ *L'Action* du 19 juin 1908.

puis l'invite chez lui pour lui conter ses souvenirs sur Eugène Sue¹¹. Après des études au lycée Condorcet, il obtient son bac en 1891. À la fin de cette même année, il rencontre Oscar Wilde, rue Vivienne, chez des parents de la femme de celui-ci, M. et Mme Lloyd, amis de sa famille. Il relatera plus tard cet épisode dans la préface qu'il écrira pour *Intentions*¹². Le jeune Renaud, étudiant en lettres à la Sorbonne – où il obtient sa licence –, donne alors des critiques d'art à *La Nation* et des piges au *Figaro*. Par deux fois, il approche Edmond de Goncourt, qui se servira des précieuses indications fournies par le jeune épéiste sur le duel pour l'un de ses romans¹³. Vers 1898, il fréquente le puissant journaliste Henry Baüer, qui restera à jamais son ami, ainsi que l'énigmatique Henri Chambige. Il est alors également l'un des proches d'Henry Houssaye et d'Aurélien Scholl. L'Affaire Dreyfus le voit s'enrôler dans le camp du prisonnier de l'Île du Diable : il collabore à *La Volonté* et à *L'Aurore*, dans les colonnes de laquelle il défend également le « Bon Juge », le président Magnaud. En même temps, il développe une intense activité maçonnique au Grand Orient de France. Fondateur d'un atelier intitulé « Perfection écossaise » en 1907, il démissionne en décembre 1912, après avoir atteint le 18^e degré. Sa collaboration à *L'Action* va logiquement de pair avec son engagement chez les fils de la Veuve. Il ne cesse de développer ses qualités d'épéiste et se plaît à faire connaître les sports de combat. C'est ainsi qu'avec Guy de Montgrilhard, dit Ré-Nié, lutteur et judoka, il est l'un des propagateurs du judo et du jiu-jitsu en France, allant jusqu'à donner des leçons de ces arts martiaux dans la salle ouverte par Montgrilhard rue de Ponthieu. Multiple lauréat de concours d'escrime, il enseignera également des techniques de combat comme la canne, la savate, le couteau et la boxe anglaise. Sa renommée en la matière en fait l'un des spécialistes dans l'art du duel. Figure familière du tout-Paris littéraire fin-de-siècle, on le retrouve fréquemment assistant sur le pré : il fut, par exemple, le témoin de La Jeunesse contre Tailhade en janvier 1899 et celui de Tailhade contre Maximin Roll en janvier 1908. Il ne se prive d'ailleurs guère d'écrire sur le sujet. Il est l'auteur de plusieurs traités d'escrime et d'articles sur les bottes secrètes¹⁴.

En 1910, il publie le *Catéchisme féministe*, livre militant et très novateur, dédié à Marguerite Durand. Richepin lui en fera compliment et lui écrira, à ce propos, ces lignes définitivement sensées : « ...*Les premiers pas de l'humanité vers l'intelligence...ont été faits par la femme ; et les derniers, les futurs vers l'accomplissement de nos destinées, seront faits par elle aussi*¹⁵. » Tombé amoureux de ce petit trésor de Bretagne qu'est Ouessant, Jean Joseph-Renaud, épaulé par ses amis Anatole Le Braz, Henry Bauër et André Antoine, sera à l'origine d'une campagne pour préserver l'antique Uxisama, chère à Strabon, de l'installation d'une colonie pénitentiaire. Initié en 1911, ce projet n'avait toujours pas été abandonné en 1934, mais, encore à cette date, il trouvait toujours notre bretteur au travers de sa route.

Dans les années qui suivent la Première Guerre Mondiale, il s'intéresse au cinéma : c'est ainsi qu'il réalise un court-métrage intitulé *Protéa V ou l'Intervention de Protée*, en 1919, et qu'il écrit le scénario d'*Âmes siciliennes*, film réalisé par Raoul d'Auchy, en 1920, et celui de *Judith*, film de Georges Monca et Rose Pansini, en 1922. Parallèlement, il collabore au *Courrier cinématographique* de Charles Le Fraper, en compagnie de son ami Paul Féval fils. Il s'essaie à la littérature fantastique avec *La Vivante épingle* en 1922 et, en 1924, il fonde le syndicat des romanciers français, qui compte parmi ses membres: Pol Neveux, Henri de Régnier, Émile Zavier, Charles Le Goffic ou encore Henry Bordeaux. Grand voyageur, il laisse les impressions de sa visite aux États-Unis dans un livre que préface André Tardieu, en 1931, *New York flamboie*. Parfaitement bilingue, Jean Joseph-Renaud traduit des auteurs anglais comme Wilde ou Emmuska Orczy,

¹¹ Lettre de Jean-Joseph Renaud à André Billy du 21 avril 1949. (Fonds André Billy, Bibliothèque municipale de Fontainebleau).

¹² Oscar Wilde, *Intentions*, P.-V. Stock, Bibliothèque cosmopolite, n°14, 1905, pp. VII-XXVII.

¹³ Lettre de Lucien Descaves à Jean Joseph-Renaud de 1936, Archives départementales de Seine-et-Marne, 129 J 45.

¹⁴ Cf. *Je Sais Tout* n° 2, 15 mars 1905, pp. 229-236, et n° 35, 15 décembre 1907, pp. 623-629.

¹⁵ Lettre de Jean Richepin à Jean Joseph-Renaud, Archives départementales de Seine-et-Marne, cote : 129 J 56.

collabore régulièrement à la presse britannique et américaine et se lie d'amitié avec le grand angliciste et académicien André Chevrillon.

Dans les années 1935-1938, on le trouve parmi les collaborateurs de *Gringoire*. Vice-président de la Société des Gens de Lettres, il parraine l'entrée de Pierre Benoit en 1937. Dans les années 1940, il travaille pour la radio : le 28 février 1944, il écrit et dirige pour la RT.F. *Monsieur Lecoq* d'après Emile Gaboriau. En 1950, le démon du sport ne l'a pas quitté et il collabore au nouveau mensuel *Racing*, « *magazine de la vie sportive, artistique, intellectuelle et de l'élégance parisienne* ». À ses obsèques, au cimetière du Père Lachaise, le 10 novembre 1953, on relèvera, dans l'assistance, les noms de René Le Gentil, Tristan Klingsor, Pierre Chanlaine, Marcel Pollitzer, Gaston Lehman, Robert de Galea et Alfred Machard. C'est son amie Thérèse Blondel, l'ancienne secrétaire de Jean Richepin, qui sera sa légataire universelle.

Esprit original, volontiers frondeur à ses débuts, ce polygraphe aura tâté de tous les genres : journalisme, théâtre – y compris pour le Grand-Guignol –, roman policier, récits de voyage, romans populaires, littérature fantastique, cinéma, etc. Parant certainement au plus pressé, il gâcha ses dons pour verser dans une littérature trop souvent alimentaire. Mais, pourvu de la Légion d'honneur, chère à Saturnin Fabre, il s'éteignit avec l'estime de sa concierge.

Gilles PICQ



Jean Joseph-Renaud (de face) à l'entraînement

(in *Je Sais Tout*, n° 35, 15 décembre 1907, p. 628)